

Wilson, un croisé à la Maison-Blanche de Charles Zorgbibe,
Paris, Presses de sciences po, 1998, 410 p.

Jean-François Thibault

Volume 18, Number 2, 1999

Démocratie et réseaux de communication

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/040186ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/040186ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (print)

1703-8480 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Thibault, J.-F. (1999). Review of [*Wilson, un croisé à la Maison-Blanche* de Charles Zorgbibe, Paris, Presses de sciences po, 1998, 410 p.] *Politique et Sociétés*, 18(2), 166–170. <https://doi.org/10.7202/040186ar>

Wilson, un croisé à la Maison-Blanche

de Charles Zorgbibe, Paris, Presses de sciences po, 1998, 410 p.

Il est de ces noms qui sont tellement chargés de signification que le simple fait d'en faire mention apparaît bien souvent, selon l'expression forgée par John L. Austin, comme un véritable acte performatif. Ainsi en est-il de celui de Woodrow Wilson, président des États-Unis entre 1913 et 1921, qui évoque immédiatement l'idée de « diplomatie morale » et, par-dessus tout peut-être, son cuisant échec. Au-delà de ces images rapides qui ne rendent pas plus justice à Wilson qu'aux idées qu'il défendait, faut-il véritablement se surprendre de ce que l'héritage de Wilson demeure toujours

aussi difficile à apprécier aujourd'hui qu'hier. Cela, d'autant plus qu'après cette longue parenthèse qu'aura été la guerre froide, le « fond de l'air » serait de nouveau wilsonnien. En effet, non seulement aura-t-on parlé après la guerre du Golfe d'un «nouvel ordre international», suggérant ainsi implicitement une affinité élective avec l'héritage de Wilson, mais, de façon plus générale, la pensée idéaliste de l'entre-deux-guerres, à laquelle on associe volontiers Wilson, suscite depuis quelques années un important regain d'intérêt de la part des chercheurs qui souhaitent fréquemment y trouver une nouvelle source d'inspiration. D'où l'actualité de cette biographie que le prolifique internationaliste français Charles Zorgbibe consacre à cette figure clé du XX^e siècle qu'est Woodrow Wilson.

L'objectif de C. Zorgbibe dans cette biographie consiste à offrir un «réexamen de l'héritage wilsonnien» et, tout particulièrement peut-être, l'auteur vise-t-il à s'interroger sur l'actualité de ce projet qui aurait été le sien « de rapprocher les cadres de la politique internationale de ceux de la politique intérieure » (p. 28). La démarche utilisée est linéaire ; l'auteur entreprend, sans beaucoup d'originalité, de retracer l'itinéraire intellectuel et politique de Wilson en consacrant les cinq premiers chapitres aux années précédant l'élection de celui-ci à la présidence en 1913 et aux premiers moments de sa présidence, qui marque le retour des démocrates absents de la présidence depuis 1892. C. Zorgbibe insiste alors sur le fait que rien ne prédestine le président Wilson à jouer le rôle majeur qu'il jouera en matière de relations internationales. En fait, Wilson est avant tout préoccupé par des questions intérieures et aussi bien son ambition politique avouée que le lourd programme législatif qu'il développera une fois élu tournent autour des thèmes de la « restauration », du retour souhaité à « l'âge d'or des débuts de l'Union américaine » et à « l'esprit des pionniers du Nouveau Monde » (p. 96), que la présence des démocrates à la Maison-Blanche semble justement annoncer.

Mais la tension monte sur le continent européen et Wilson, tout comme les États-Unis d'ailleurs, se trouve un peu malgré lui impliqué dans les affaires européennes. Le dilemme auquel est alors confronté Wilson, le dilemme américain en fait, est simple: comment (re)définir la présence au monde des États-Unis, alors qu'ils ne peuvent plus s'isoler comme il était possible de le faire tout au long du XIX^e siècle. Le thème des droits et devoirs des États neutres sera au cœur de la réflexion que mènera alors Wilson. Selon C. Zorgbibe, la notion de « neutralité médiatrice » et l'expérience qu'en font les États-Unis avant même le déclenchement des hostilités marqueront ici un tournant. Le « quietisme » cède alors la place à un «activisme» qui demeure pour l'instant relativement calme. Il s'agit d'abord et avant tout pour les Américains de demeurer au-dessus de la mêlée et de favoriser un dialogue croisé (notamment avec les Anglais, les Français et les Allemands) qui est, dans les faits, de moins en moins facile à maintenir tant les antagonismes sont profonds et les susceptibilités sont exacerbées. L'auteur met bien en évidence les réserves qu'éprouve Wilson envers le Département

d'État et surtout envers les principales figures de la diplomatie des États-Unis, tels le secrétaire d'État William Jennings Bryan et les ambassadeurs James Gerard en Allemagne et Walter Hines Page en Grande-Bretagne. Selon C. Zorgbibe, il ne fait guère de doute que nous touchons ici au cœur de la diplomatie wilsonnienne, qui reposerait sur un homme avec qui Wilson partagera nombre d'idées et qui deviendra, dans les faits selon C. Zorgbibe, la principale figure de la diplomatie américaine durant cette période: Edward Mandell House ou le « colonel House ».

Si l'auteur consacre à juste titre une place importante à cette figure ombragée du wilsonnisme sans laquelle Wilson n'aurait probablement pas acquis une telle réputation, on pourra cependant regretter qu'il n'insiste pas plus sur l'importance capitale (quoique plus diffuse et sans aucun doute plus difficile à apprécier) du milieu d'internationalistes progressistes avec lesquels Wilson entretenait alors plusieurs contacts et qui seront à l'origine d'un certain nombre d'idées étroitement associées à son nom. En fait, comme le montre clairement une récente étude sur ce sujet que ne cite pas C. Zorgbibe (il s'agit de celle de Thomas J. Knock, *To End All Wars. Woodrow Wilson and the Quest for a New World Order*, Princeton, Princeton University Press, 1992), Wilson n'est sans doute pas lui-même un penseur des plus originaux et son rôle principal consistera à synthétiser, à propager et à défendre, à un niveau très élevé et en bénéficiant de moyens très importants, plusieurs idées qui provenaient de divers groupuscules activistes. La plus importante de ces idées, celle qui sera historiquement associée à son nom, c'est sans nul doute celle d'une société des nations (*League of nations*) qui, après l'« inespérée » réélection de Wilson en 1916, occupera son esprit.

Esquissée pour la première fois dans un discours sur la « paix sans victoire » prononcé en janvier 1917 devant le Sénat, puis l'année suivante (janvier 1918) dans le quatorzième du célèbre discours des « quatorze points » que prononce Wilson devant les deux chambres réunies du Congrès, l'idée d'une organisation internationale est plus formellement avancée le 25 janvier 1919 durant une séance plénière de la Conférence de la paix. Le but visé par Wilson consiste alors à tracer le chemin permettant de s'écarter des ornières du vieux système diplomatique (fait d'équilibres, d'alliances, de secrets et d'une bonne dose de *Realpolitik*) qui semble si cher aux Européens et que, malgré leur participation à la guerre à partir du 2 avril 1917, les États-Unis et le peuple américain refusent toujours d'endosser. Pour Wilson, l'objectif à plus long terme tient précisément à la mise en place d'un nouvel ordre international fondé sur le principe de sécurité collective et tirant sa légitimité de la force de l'opinion publique internationale. La société des nations (SDN) servirait tout simplement de forum à cette nouvelle communauté des nations. Pour Zorgbibe, et en dépit de son ton prophétique et du messianisme qu'il exprime, Wilson fait sans doute preuve ici d'une forme supérieure de réalisme dans la mesure où cette attitude demeure la seule qui serait véritablement adaptée « à la dimension de l'événement » et, surtout, au « triomphe sur la diplomatie traditionnelle » (p. 319). Mais tout n'est pas pour autant joué, car il faut, d'une part, convaincre les puissances européennes de

tenter le coup et, d'autre part, convaincre les élus américains – qui, malgré une réelle volonté de la part de la population américaine, restent toujours un peu sceptique et préfèrent sans doute un système de sécurité régional articulé autour de la doctrine Monroe – que cette institution internationale qui impliquera les États-Unis dans les affaires européennes est bel et bien dans l'intérêt des Américains. Comme en témoignent alors les attaques des sous-marins allemands, il devient de moins en moins possible de distinguer, selon le mot de Georges Washington, relations économiques et relations politiques et de chercher à se dissimuler derrière une neutralité qui, c'est alors la conviction de Wilson, ne permettra plus d'isoler et de protéger les États-Unis.

C. Zorgbibe met alors en scène, dans quelques belles pages, le « dernier combat » de Wilson qui, se refusant à tout compromis avec ses adversaires, bataillera jusqu'à épuisement physique et jusqu'au rejet du traité de paix devant le Sénat le 19 novembre 1919 et, définitivement cette fois, le 19 mars 1920. L'échec du wilsonnisme, c'est finalement et pour une part importante l'échec de Wilson lui-même. Il n'aura pas su convaincre les élus qu'une telle solution de compromis respectait non seulement l'esprit de la tradition américaine en matière de politique étrangère (Theodore Roosevelt, l'adversaire républicain de Wilson qui s'acharnera contre lui jusqu'à sa mort en 1919, n'avait-il pas proposé, lors d'un discours qu'il prononça à Christiania en Norvège après avoir reçu le prix Nobel de la paix en 1910 et dans une série d'articles publiés à l'automne de 1914, une « Ligue pour la paix » qui aurait précisément eu comme mandat d'agir telle une force de police internationale), mais qu'elle était aussi la seule solution possible dans la mesure où les États-Unis ne pourraient plus guère s'offrir le luxe de l'isolement. Ici, et sur un ton plus critique cette fois, on regrettera que C. Zorgbibe n'explore pas plus en profondeur la dette de Wilson envers les pères fondateurs de la République et envers la tradition que représente justement Roosevelt et dont rend mal compte, à mon sens, l'opposition (plus construite que réelle) entre un courant isolationniste et un courant internationaliste. Plutôt que de traduire la fin de l'isolationnisme américain et les premiers pas maladroits d'une puissance qui a l'avenir pour elle, l'idée d'un ordre international reposant sur une institution internationale ne s'offrait-elle pas *aussi* comme la solution de compromis qui permettait justement à Wilson et aux États-Unis de naviguer entre un isolationnisme devenu possible et un engagement dans la bataille qui demeurerait, pour tous, inacceptable?

Finalement, il se peut que le lecteur reste quelque peu sur sa faim, puisque ce réexamen de l'héritage de Wilson n'est, somme toute, pas vraiment le prétexte à une véritable analyse de l'originalité de la pensée que l'on attribue à Wilson. La démarche demeure sans doute un peu trop narrative, et l'appréciation des événements très conventionnelle. Si C. Zorgbibe dresse un portrait de Wilson plus subtil que ceux qui nous sont parfois, (mais c'est de moins en moins vrai, il faut le dire) offerts dans la littérature sur les relations internationales, l'originalité de sa pensée ne me semble pas toujours appréciée à sa juste valeur. Il aurait fallu pour cela que l'auteur adopte une démarche plus discursive et accorde, par exemple, à ce « simple texte » (p. 379) qu'est

le Pacte (*Covenant*) de la Société des nations un statut bien différent de celui d'un simple morceau de papier. Ne serait-ce pas ce texte, au contraire, qui fait que les normes qu'il contient ne sont précisément plus, selon une formule que C. Zorgbibe emprunte à Maurice Bourquin, « suspendues dans le vide » ? Dans cette textualisation de la vie sociale réside sans doute une part du « génie » des pratiques institutionnelles modernes (l'expression est de David Kennedy, dans « The Move to Institutions », *Cardozo Law Review*, 1987, vol. 8, n° 5, p. 841-988) dont la Société des nations est, dans le domaine des relations internationales, l'une des premières et des plus intéressantes expressions.

Jean-François Thibault
Université d'Ottawa